

Préface

Ayant écrit l'histoire de sa vie dans le ghetto et dans la clandestinité, Janina m'a remercié, moi, son mari, d'avoir supporté son absence prolongée pendant les deux années où elle écrivait et où elle était retournée dans ce monde « qui n'était pas celui de son époux ». Et il est vrai que j'ai échappé à ce monde d'horreur et d'inhumanité au moment où il atteignait jusqu'aux confins de l'Europe. Et, comme tant de mes contemporains, je n'ai jamais essayé de l'explorer après sa disparition de la surface de la terre, le laissant subsister dans le souvenir hanté et les cicatrices purulentes de ceux qu'il avait endeuillés ou blessés.

Je connaissais, bien sûr, l'existence de l'holocauste. J'en avais la même image que beaucoup d'autres gens de mon âge et des jeunes générations, celle d'un crime horrible infligé par les méchants aux innocents, d'un monde divisé entre des tueurs fous, des victimes sans défense, et de nombreux autres individus ayant aidé les victimes quand ils le pouvaient mais incapables, la plupart du temps, de le faire. Dans ce monde-là, les tueurs tuaient parce que, fous et mauvais, ils étaient obsédés par une idée folle et mauvaise. Les victimes allaient à l'abattoir parce qu'elles n'étaient pas de taille à lutter contre un ennemi puissant et fortement armé. Le reste du monde, stupéfait et angoissé, ne pouvait que regarder, sachant que seule la victoire finale des armées alliées mettrait un terme à la souff-

france humaine. Connaissant tout cela, mon image de l'holocauste était comme un tableau accroché au mur : joliment encadré, pour distinguer la peinture de la tapisserie et montrer combien elle était différente du reste de la décoration.

Après avoir lu le livre de Janina, je commençai à sentir combien j'étais ignorant – ou, plus exactement, combien ma réflexion était erronée. Je me rendis compte peu à peu que je ne comprenais pas vraiment ce qui s'était passé dans ce monde « qui n'était pas le mien ». Ce qui s'était passé était beaucoup trop complexe pour être expliqué de cette façon simple et intellectuellement confortable que, dans ma naïveté, j'imaginai suffisante. Je pris conscience du fait que l'holocauste était non seulement un événement sinistre et terrifiant, mais difficile à appréhender en termes habituels, « ordinaires ». Cet événement avait été rédigé dans son propre code et il fallait tout d'abord briser ce code avant de le rendre compréhensible.

Je voulais que les historiens, les sociologues et les psychologues en saisissent la signification et me l'expliquent. Je me mis à explorer des rayonnages de bibliothèque que je n'avais jamais regardés auparavant et découvris que ces rayonnages étaient bourrés d'études historiques minutieuses et de traités théologiques pénétrants. Il y avait également quelques études sociologiques – très bien documentées et rédigées de manière poignante. Les preuves amassées par les historiens étaient accablantes par leur volume et leur contenu. Leurs analyses étaient convaincantes et profondes. Elles démontraient sans le moindre doute possible que l'holocauste était une fenêtre plutôt qu'un tableau accroché au mur. En regardant par cette fenêtre, on jette un coup d'œil extraordinaire sur de nombreuses choses invisibles autrement. Et les choses que l'on voit sont de la plus grande importance, non seulement pour les auteurs, les victimes et les témoins du crime, mais pour

tous ceux qui sont vivants aujourd'hui et espèrent l'être encore demain. Ce que je vis par cette fenêtre ne me plut pas du tout. Mais plus le spectacle était déprimant, plus j'étais convaincu que celui qui refusait de regarder le faisait à ses risques et périls.

Et pourtant, je n'avais jamais, moi non plus, tourné les yeux vers cette fenêtre, et en cela je ne différais pas de mes collègues sociologues. Comme la plupart d'entre eux, je supposais que l'holocauste était au mieux une chose que nous nous devions d'éclairer mais certainement pas une chose capable d'éclairer les objets de nos préoccupations habituelles. Je croyais (inconsidérément plutôt que délibérément) que l'holocauste était une interruption du cours normal de l'histoire, une tumeur cancéreuse sur le corps d'une société civilisée, une folie passagère dans un monde sain. Je pouvais ainsi présenter à mes étudiants l'image d'une société normale, saine de corps et d'esprit, laissant l'histoire de l'holocauste aux soins des pathologistes professionnels.

Ma tranquille inconscience, tout comme celle de mes collègues, était grandement confortée (sinon excusée) par certains modes d'appropriation et d'utilisation du souvenir de l'holocauste, trop souvent présent dans la conscience du grand public comme une tragédie qui avait affecté les juifs et seulement les juifs et, par conséquent, appelait de la part de tous les autres le regret, la commisération, voire peut-être des excuses, mais guère plus. Maintes fois, il avait été présenté par les juifs et les non-juifs comme la propriété collective (et exclusive) des juifs, comme quelque chose qu'il fallait laisser à la garde jalouse de ceux qui avaient échappé aux fusillades et aux chambres à gaz ainsi qu'à celle des descendants de ceux qui avaient été fusillés ou gazés. Finalement, les deux perceptions – celle de l'« extérieur » et celle de l'« intérieur » – se complétaient l'une l'autre. Certains porte-parole auto-

proclamés des victimes allèrent jusqu'à mettre en garde contre les voleurs qui se liguèrent pour dérober l'holocauste aux juifs, pour le « christianiser » ou simplement dissoudre son caractère purement juif dans le malheur d'une « humanité » indistincte. L'État juif tenta d'employer le tragique souvenir comme certificat de légitimité politique, comme sauf-conduit pour ses stratégies passées et futures et surtout comme des arrhes versées pour les injustices qu'il pourrait lui-même commettre. Chacune de ces attitudes, pour des raisons spécifiques, contribua à l'enracinement de l'holocauste dans la conscience publique sous la forme d'une affaire exclusivement juive, de peu d'importance pour les autres individus (y compris les juifs eux-mêmes en tant qu'êtres humains) obligés de vivre à une époque moderne dans une société moderne. Ce n'est que récemment que j'ai soudain compris à quel point et au prix de quels dangers la signification de l'holocauste avait été réduite à celle du trauma et de la douleur d'une seule nation, et cela grâce à un de mes amis, fort savant et perspicace. Je me plaignais à lui du fait que les sociologues, me semblait-il, n'avaient tiré de l'holocauste que fort peu de conclusions de portée universelle. « N'est-ce pas ahurissant, répondit-il, quand on considère le nombre de sociologues juifs existants ? »

On entendait généralement parler de l'holocauste à l'occasion de cérémonies commémoratives destinées à des publics en grande partie juifs, et rapportées comme des événements de la vie communautaire juive. Il est arrivé que des universités proposent des cours sur l'histoire de l'holocauste, mais sans les intégrer au cursus d'histoire générale. L'holocauste a souvent été défini comme un sujet pour spécialistes d'histoire juive. Il a d'ailleurs suscité ses propres spécialistes, des sociologues qui se rencontrent dans le cadre de conférences et de symposiums spécialisés pour s'ex-